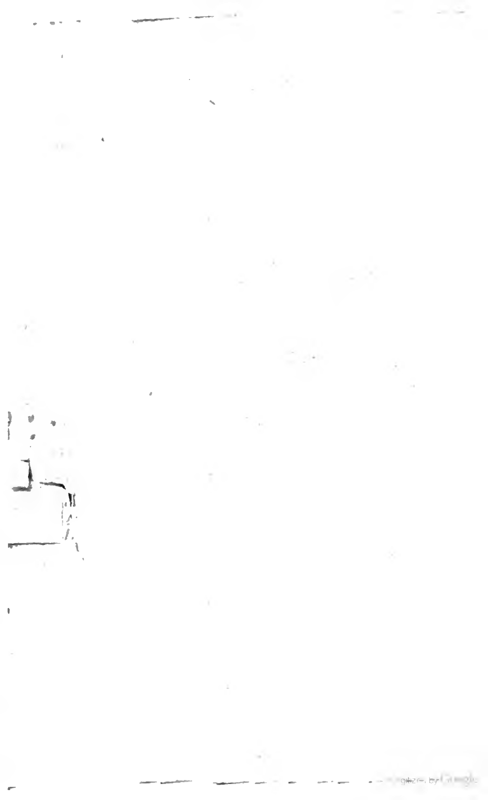
LETTRES

DU CIT. ZARILLO,

AU CIT. MILLIN.





Digitized by Google

L'ÉDITEUR

AU PUBLIC LITTÉRAIRE.

J'ÉTAIS informé, que M. l'Abbé Zarillo avait adressé la Lettre, datée du 8 Vendémiaire, au citoyen Millin, qui avait promis de la rendre bientôt publique dans son Journal Encyclopédique, où l'on avait auparavant rapporté l'opinion du citoyen Villoison, sur l'interprétation d'une Inscription grecque. Une autre Lettre était déjà préparée, pour servir de suite au même sujet. Mais jusqu'à-présent le Journal a gardé le silence sur cet objet.

Il paraît que d'innocents débats de littérature ont alimenté un peu de jalousie entre ces savants; ce qui n'est pas toujours au préjudice des lettres. Les disputes donnent l'essor aux talents, comme les combats augmentent les forces des athlètes. En publiant donc ces deux Lettres de M. l'Abbé Zarillo, je crois rendre un service au Public littéraire, qui y trouvera une riche érudition sur les usages des anciens.

L'auteur est connu comme un savant

antiquaire, et un des premiers membres de l'Académie d'Herculanum. Gori, Winkelman, Barthélemy, Pellerin, Paciaudi, Passeri, appréciaient ses lumières. Amaduzzi, Bracci, Echell, Minervino, l'ont cité avec éloge pour ses ouvrages d'antiquité. Le Cit. Chaptal, ministre de l'Intérieur, et organe d'un gouvernement protecteur des hommes de lettres de tout pays, a rendu témoignage à son mérite, en l'attachant au Musée des médailles et des antiques, et en lui accordant une gratification de 100 francs par mois pendant son séjour ici, et 600 francs ponr les frais de son retour en Italie.

Mais ses connaissances ne l'ont pas exempté de quelque contradiction pendant son séjour à Paris. Outre la question qui a fourni l'occasion à ces Lettres, le savant citoyen Millin, dans le même Journal Encyclopédique, N°. 15, a voulu réfuter l'opinion de M. l'Abbé Zarillo, rapportée dans la Dissertation du citoyen Faury-de-Saint-Vincent, sur un buste fouillé dans le port de Marseille. Voici la réfutation du citoyen Millin. « L'Abbé » Zarillo, membre de l'Académie d'Her- » culanum, qui a vu le buste, croyait » (sans pourtant être fort attaché à son

» opinion) qu'on avait pu vouloir repré-
» senter ici un des sacrifices humains,
» qui avaient autrefois lieu à Marseille,
» Il n'était pas vraisemblable, selon lui,
» qu'un artiste marseillais, devant re-
» tracer sur un monument funéraire des
» actions tragiques, eût représenté une
» de ces victimes humaines, immolées
» dans les siècles précédents, plutôt
» qu'un fait héroïque ou mythologique.
» On pourrait répondre au docte Zarillo
» (qui ne tenant pas beaucoup à son
» opinion, a probablement prévenu la
» réponse), que dans les 5e et 6e fiècles,
» les artistes marseillais eussent rougi
» de retracer un des sacrifices sanglants
» qui faisaient tort à la sagesse de leurs
» pères, et que la religion chrétienne
» condamnait absolument ».

Cependant l'opinion de M. l'Abbé Zarillo se réduisait à croire, « que ce
» buste ne pouvait représenter aucune
» des Agrippines, dont on connaissait
» les figures dans les médailles : qu'il
» paraîssait bien être l'ouvrage *de la*
» *fin du Haut-Empire*, vers le temps
» de l'empereur Galien, et qu'en re-
» marquant dans la ceinture un bas-
» relief de plusieurs figures, retraçant
» deux sacrifices de sang humain, l'on

» pouvait conjecturer, que ce buste
» avait été placé sur le sarcophage de
» quelque prêtresse du Temple de
» Proserpine, à laquelle on sacri-
» fiait à Marseille des victimes hu-
» maines (1) ».

Le citoyen Millin substitue à cette opinion la sienne, tirée de la Mythologie, et croit voir dans le bas-relief le sacrifice d'Astyanax. On pourrait lui répondre, qu'on menaça seulement, par le conseil du prêtre Calchas, de précipiter le jeune Astyanax du haut d'une tour; mais qu'il fut sauvé par sa mère Andromaque, qui l'emmena en Epire. —)

Nous abandonnons à l'impartialité du Public littéraire le jugement de cette question, ainsi que de celle qui a donné lieu aux Lettres que nous allons faire imprimer.

---

(1) Il faut observer, qu'à la fin du deuxième siècle, la religion chrétienne n'avait pas encore éclairé la ville de Marseille, et qu'on y faisait encore des sacrifices sanglants.

—) Vedi il Vaso di Vivenzio. L'ultima notte di Troja.

Digitized by Google

Paris, 12 Vendémiaire, an X.

MATHIAS ZARILLO,

Au Citoyen MILLIN.

Je ne savais nullement que le docte d'Ansse de Villoison, dans ses remarques de Paléographie, dans le No. 8, Fructidor an 9, du Journal que vous rédigez, avait eu la bonté de faire mention de moi. C'est lui-même qui a bien voulu me l'apprendre dernièrement; et c'est vous qui depuis avez eu la complaisance de me donner le cahier que je viens de citer. A la page 473 je lis ce qui suit :

« M. Michel Ardito, ancien membre de » l'Académie d'Herculanum, a donné une » Dissertation sur cette inscription : ΚΑΛΕ » ΔΟΚΕΣ, qu'on trouve sur un vase étrusque, » qui appartient au Roi de Naples, et repré- » sentant une joueuse de cithare. Ces lettres » ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, qu'on voit *a traverso di una* » *citaristia che vi era dipinta*, M. Ardito » les lit ΚΑΛΕ ΔΟΝΕΣ, et les explique : Le » plaisir honnête personnifié (l'onesto piacere » ivi personificato.) M. Zarillo, confrère de » M. Ardito, réfuta son interprétation en » 1792. A la tête de la réimpression de sa

» Dissertation italienne, sur une médaille, » ΚΑΥΣΤΑΝΩΝ, publiée pour la première » fois en 1755, il lit ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, qu'il » traduit, comme si c'était un souhait, » *pulchra videaris*. Je crois plutôt que καλε » δοκεις est mis pour καλη δοκεις, c'est-à-dire » *pulchra videris*, et non pas *pulchra vi-* » *dearis* ». Il est inutile, etc.

Excité par cette lecture, j'ai fait des observations que je soumets à votre jugement. L'on voudra bien me permettre de revenir sur mes pas; c'est-à-dire, d'expliquer dans quelle idée il faudrait prendre les mots ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, dont je donnai dans mon Epigramme une explication qui en retraçait seulement le contour. Mais avant de voir si ce contour répondait ou non à celui qui est dans les mots grecs, ne fallait-il pas examiner, pour ainsi dire, en détail, la signification qu'on peut leur donner? Je crois qu'il faut bien s'y arrêter un instant; et d'abord le mot καλος, η, ον, est d'une telle latitude dans ces acceptions, qu'il est impossible d'y faire répondre, dans aucune langue, un simple mot, dont les acceptions soient aussi nuancées, aussi variées. Tout ce qui a du rapport à la convenance du temps, du lieu, des actions, des discours, tout se

trouve fort bien expliqué par le mot καλος, η, ον. Tout ce qui plaît, tout ce qui est doux on l'appela καλον. On peut bien se rappeler que Platon a voulu joindre au nom de Sapho le même titre de καλη. On sait bien qu'elle n'était pas belle. Elle-même, dans cette Epitre qu'elle écrivit à Phaon, dont Ovide nous a conservé les principaux traits, dit de soi-même :

Ingenio formæ damna rependo meæ.

Mais ses mœurs, son âme remplie d'amabilité, d'accord, de liaison et de convenance, avec tout ce qui montrait quelque rayon de beauté, tout cela lui mérita de la part de Platon le titre de καλη, *la belle*. Une telle beauté, ou pour mieux dire, un tel accord de son âme avec tout ce qui est beau, vrai, doux, simple, ne serait-elle pas à désirer dans toute âme, et n'est-elle pas cette tournure d'esprit à laquelle osaient prétendre, même dans ces vieux temps des Grecs, les courtisanes, les joueuses de flûtes ou d'autres instruments, les danseuses, etc. ?

Mais n'oublions pas l'autre mot qui entre dans l'inscription, et que je crois qu'il faut un peu voir de près. Το δοκειν n'a-t-il pas plusieurs acceptions ? Quelle est celle

qui pourrait mieux convenir ici ? Pour la choisir, il faudrait un tact, une finesse d'autant plus grande, que la phrase dans laquelle l'on emploie ce mot est plus courte. Il est sûr que δοκεω signifie souvent bien autre chose que le mot *paraître*, par lequel on est pourtant obligé quelquefois de le rendre, faute de mot plus convenable. En veut-on des exemples ? En voici un d'Aristophane, tiré de sa comédie des Grenouilles. Je rapporte cinq vers entiers, afin qu'on voie mieux combien le mot δοκεω est différent du mot *paraître*, lors même qu'il en approche le plus. C'est le chœur qui parle :

Μακαριον γ᾽ ανηρ εχων
Ξυνεσιν ηκριβωμενην
Παρα δε πολλοισι μαθειν
Ο δε γαρ ευφρονειν δοκησας
Παλιν απεισιν οικαδ᾽ αυθις.

Cet ευφρονειν δοκησας n'indique-t-il pas l'homme qui est reconnu pour sage, et non pas l'homme qui semble être sage ? Mais je tirerai aussi de Platon un passage qui est fort remarquable à ceux qui aiment à saisir dans les moindres choses l'esprit de la langue grecque, et qui ne trouveront pas peut-être hors de propos la version que j'y ajoute après le texte de Platon : *Tum ille :*

Ne vero ad hunc modum, o Socrates, quæ dico, accipias, quasi id vellem, Philosophum oportere apprime in unaquaque arte versatum esse, quasi ipse is esset qui artem exerceat, sed ut liberum hominem ac eruditum decet, ut ea nempe quæ à fabro dicuntur consequi animo possit, ut nemo eorum qui quidem adsunt; tum etiam sententiam apte suam in medium adducere queat, ita ut præclare id omnes intelligant ipsum quæ ad artes pertineant omnium venustissime, callidissimeque posse arbitrari.

Ο δε Μη ουτω μου (εφη) υπολαβης, ω Σωκρατες, ως λεγοντος οτι δει εκαστην τεχνων φιλοσοφουντα επισασθαι ακριβως ωσπερ αυτον τον την τεχνην εχοντα αλλ' ως εικος ανδρα ελευθερον τε και πεπαιδευμενον επακολουθησαι τε τοις λεγομενοις υπο του δημιουργου οιον τε ειναι διαφεροντως των παροντων και αυτον ξυμβαλλεσθαι γνωμην ωστε δοκειν χαριεστατον ειναι, και σοφωτατον αει των παροντων, εν τοις λεγομενοις τε και πραττομενοις περι τας τεχνας Plat. εν Ερασθαις, η εν τῳ περι φιλοσοφιας.

Que signifient, enfin, ces mots δοξαν ou το δογμα, ou bien τα δεδογμενα? Ne sont-ils pas tirés de δοκεω? Et n'ont-ils pas toute autre force et acception que celles que l'on rendrait en latin par *quod visum est* et par *visum*? Tout ce qui est conclu, reçu et résolu, d'après même un examen, n'est-il

pas exprimé (si l'on parle d'une manière absolue) par le mot δοξαν, et par le mot δογμα ? Nous n'avons pas ces facilités là ; car le mot *paraître* n'indique pas les mouvements d'esprit, ni la recherche ; mais simplement une idée vague, dont on n'est pas bien sûr et qu'on n'entend pas : au lieu que δοκεω marque la poursuite qu'on vient de faire d'une vérité cachée, et c'est delà qu'on a peut-être dérivé δοκωμοι, qui est une étrange figure, ou un tour de phrase propre à ceux qui ont dans l'esprit que δοκεω est à-peu-près la même chose que paraître, mot qui répond exactement à φαινεσθαι, et qui pouvait aussi répondre à κινδυνευειν, dont Platon se sert très-souvent. C'est par cette tournure différente des langues qui se répondent très-mal, que la finesse des bons mots, l'illusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger ; si l'on y mêle de la hardiesse, si l'on veut forcer les pensées des anciens à rentrer dans le moule de nos idées, on les disloque ; et parce qu'ils se taisent, on se vante hautement de les avoir redressés et rétablis. M. d'Ansse de Villoison a trop d'esprit, d'érudition, de culture, pour ne pas être excepté de cette classe répréhensible. Nous ne parlons que des Grammairiens ;

car les Budées, les Erasmes, les Scaligers, les Saumaises ont prouvé que ce n'était pas un tel Dictionnaire, avec toutes les Grammaires possibles, qui les rendait sûrs dans leurs jugements. Nous devons ici suivre leurs traces ; nous croyons devoir d'abord connaître les mœurs des anciens, les diverses nuances de leur langage, et principalement ce qui est propre à tous les temps et à tous les peuples ; c'est-à-dire le cœur humain, les sentiments et les pensées qu'il enfante.

Ce qui a rapport au langage nous l'avons déjà observé, et nous avons fait voir combien δοκεω est différent de tout autre mot, par lequel on voudrait le rendre de façon qu'il en faut plusieurs pour en développer tous les sens qu'il renferme; il est reconnu qu'on employait le mot δοκεω dans différents jugements pour marquer l'opinion des juges; et c'est delà que tous les décrets d'une assemblée du peuple, lorsque le peuple régnait, étaient appelés δογματα. Or il faudrait bien voir si nous devons donner cette acception au mot δοκεω que nous avons dans cette inscription ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ ; car il signifierait alors : *Sois jugée belle ; que tu ayes par des juges le titre de belle.*

Voilà, je l'avoue, ce qui serait bien étrange

dans nos mœurs; souhaiterait-on aux dames chez nous que par un jugement public on les déclarât belles personnes ?

Que cela fût vrai, je ne m'y opposerais pas. Cependant il y a quelque chose à observer : c'est de voir si les anciens pensaient de même, s'ils avaient les mêmes mœurs; voilà ce dont il s'agit. D'abord je pourrais dire qu'il est à croire que dans ce temps où l'on faisait plus de cas de la force et des qualités du corps que de celles de l'esprit; où l'on ne voyait autre chose que des débats sur la vigueur, la force, la vélocité des corps, on se disputait aussi le prix de la beauté. Les éloges qu'on donne à la beauté chez nous ont besoin d'être tournés de quelque manière gracieuse, afin qu'on les accepte. La beauté, chez nous, si elle n'est pas proscrite elle-même, est du moins regardée de travers et comme suspecte par son alliance presque nécessaire avec cette volupté que la religion romaine a toujours anathématisée. On n'oserait donc dans nos mœurs, quoique remplies de contrastes, aller si loin que d'établir des défis de beauté parmi les personnes du sexe. Mais la chose n'allait pas de même chez les anciens. Du temps des Héraclides on avait institué des jeux où l'on disputait le prix de la

beauté, et ces jeux existaient encore dans les derniers temps de la gloire des Grecs. Ce qu'il y a de bien remarquable et qui répond trop bien à ce que nous venons de dire, c'est que ces jeux, où l'on disputait le prix de la beauté, avaient lieu dans l'endroit même où l'on disputait aussi les autres prix de la vitesse, de l'adresse, de la vigueur du corps parmi les hommes, sur les mêmes rives de l'Alphée.

Ces âmes si élevées des Spartiates avaient aussi institué pour les personnes du sexe des jeux semblables. Les Parrhasiens et les Lesbiens en faisaient autant. L'assemblée était dans un temple de la déesse qui préside aux mariages. L'on voit qu'on n'avait d'autre but que de relever par ces soins les belles formes déjà naturelles aux Grecs. Car les Grecs considéraient la beauté comme un objet digne des soins de la nation entière. Ils prétendaient même, et peut-être avec raison, qu'on pouvait asservir les hommes aussi bien par la beauté que par la force. Et comme ils voulaient surpasser les barbares en tout pour les commander, ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait les en rendre dignes.

Il ne faut pas oublier ce qu'Aristote dit à cet égard dans le premier livre de sa politique, « Qu'il était évident que s'il y avait des

» hommes avec des corps aussi différents des
» autres, que ceux sous lesquels on aime à
» représenter les dieux, certainement alors
» tout le monde regarderait ceux qui par la
» beauté de leurs corps ne ressembleraient
» point à ces hommes divins, comme faits
» seulement pour les servir (1).

---

(1) Le passage d'Aristote est fort mal rendu dans la version latine. Celle-ci dit : *Nam hoc quidem in promptu est, si qui nascantur tanto aliis corpore excellentiores quanto simulacris hominum antecellunt Deorum imagines, reliquos ab hominibus pronuntiatum iri qui his serviant.* Le traducteur, en ajoutant ce qu'Aristote n'avait pas dit, lui a fait dire ce qu'il n'avait pas pensé. Ce *simulacris hominum*, qu'on ne trouve pas dans le texte, gâte la pensée d'Aristote. τους υπολειπομενους n'est pas *reliquos*, qu'on a dans la traduction ; mais on doit entendre par ce mot υπολειπομενους, tous ceux qui ne se trouveraient pas si avancés dans cette concurrence et émulation de beauté. De sorte qu'il faudrait refaire ce passage pour en faire entendre la pensée de la manière suivante : *Nam hoc quidem perspicuum est, si qui existant homines cæteris vel uno corpore præstantiores quam corporibus humanis simulacra Deorum immortalium, deformiores qui essent, omnium judicio dignos habitum iri qui pulchris illis serviant.*

Επει τουτο γε φανερον ως ει τοσουτον γινοιντο διαφοροι το σωμα μονον οσον αι των θεων εικονες τους υπολειπομενους παντας φασιν αν αξιους ειναι τουτοις δουλευειν. ARIST. πολιτιχων εν τῳ α.

Mais long-temps avant qu'Aristote professât cette opinion, on avait pris grand soin de la beauté. Cypsélus, un des hommes les plus puissants de la Grèce, et qui connut l'art de cultiver les mœurs des nations par de belles institutions, sut, pour encourager la propagation de la beauté, employer les moyens dont on use chez nous pour favoriser le luxe qui la pare.

On ne fut effectivement pas trompé dans ces soins. Car c'est à Lesbos, c'est à Sparte qu'on vit éclore les plus célèbres beautés de la Grèce; et ce fut dans ces deux endroits qu'on vit ces nobles défis de la beauté parmi les personnes du sexe. Il y avait même d'autres lieux où l'on disputait aussi du prix de la beauté.

Si l'on disputait du prix de la beauté, pourquoi ne pouvait-on souhaiter à quelque aimable dame que ce fût elle qui le remportât? Les anciens croyaient de même qu'ils pouvaient plier leurs corps aux formes de la beauté aussi bien qu'on est sûr chez nous de pouvoir se rendre habile à danser, à faire des tours de force, à tirer de l'épée. Lorsque Socrate, dans le Gorgias de Platon, fait observer qu'on chantait à table quelques chansons (σκολίον) qui roulaient toujours sur trois choses auxquelles

les hommes doivent aspirer, savoir la santé, la *beauté*, et les richesses acquises sans fraude, το υγιαινειν, το καλον γενεσθαι, το αδολως πλουτειν, il nous apprend aussi qu'il y avait des gens qui se piquaient d'enseigner l'art de se procurer la santé, la *beauté*, les richesses. Il est vrai qu'on ne fait plus aujourd'hui cette étude profonde et philosophique de la beauté. Les hommes grossiers sont plus empressés d'en jouir que de la juger. On connaît le vrai caractère des anciens par les efforts qu'ils ont faits pour rendre sensibles à l'imagination comme aux yeux leurs recherches profondes dans l'art de perfectionner la beauté. Ils ne s'arrêtaient pas aux mots, mais au véritable sens, et à la vraie substance de la beauté. Ainsi à de pareils juges, si délicats dans leurs jugements, si habiles à démêler le beau de tout son alliage, qui saisissaient le beau partout où il se trouvait, il est à croire que personne ne se présentait que lorsque la beauté et les grâces elles-mêmes s'étaient comme identifiées dans sa taille et dans ses formes. Je crois au surplus que de pareils juges et leurs jugements pouvaient diriger le goût de la nation à des mœurs simples et à une conformation générale convenable à de pareilles mœurs. La beauté, il est

vrai, est le germe d'elle-même; mais elle ne se déploye qu'au gré du vent de l'opinion ou du souffle des jugements qui l'animent. Si des juges donnaient la préférence à des tailles majestueuses, à des traits fermes, à une marche noble et modeste, à une expression délicate, mais simple, dans les mouvements et dans les manières, toute la nation, toutes les belles viendraient conformer leur goût à ces principes et se modeler sur la beauté qu'on présenterait à tous pour l'étudier, et pour l'imiter autant qu'il serait possible.

Je crois même qu'on parlait souvent de ces jugements solennels par lesquels on décernait le prix de la beauté. On parle encore de celui qui fut rendu par Pâris. Les peintres, les sculpteurs, les orateurs s'y sont exercés. Lucien entr'autres en a tiré la matière d'un dialogue qu'on est charmé de lire. L'on y voit qu'on était si accoutumé à de pareils jugements, que dans le *Symposium,* qui nous a été décrit par Xénophon, on trouve que Socrate même avec ses disciples s'amusait à contrefaire les jugements de ce genre. Il eut un différent avec Critobule qui était un des plus beaux hommes de la Grèce. La question était de savoir lequel des deux était le plus beau et le plus élégant. On alla aux voix, et l'on trouva

que Critobule avait recueilli les suffrages de tous les juges. Ainsi pour prix de la victoire qu'il venait de remporter, il eut, au lieu de bandeaux pour tresser sa chevelure, les baisers de tous les assistants.

Mais ces jugements n'étaient cependant pas si communs qu'il ne fallût y suppléer. Les joueuses de cithare, de flûtes, etc. toutes ces personnes qui spéculaient sur les amusements qu'elles donnaient aux autres, étaient entraînées chaque jour à donner des essais de leur habileté. Or ceux qui par affection, par amitié, ou par parenté dirigeaient les progrès d'une belle joueuse de cithare, par exemple, cherchaient à animer ses talents; ils avaient à empêcher le relâchement ordinaire à ceux qui ont été une fois applaudis (car il y a des applaudissements qui détrempent l'âme, et qui émoussent la fierté des talents) et c'est pour toutes ces raisons qu'il était convenable de lui dire ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, *soyez censée belle.*

Je dois avertir que ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, c'est-à-dire καλη δοκης n'a [redacted] été pris par moi comme s'il était un *souhait.* Je sais bien que les Grecs employaient les formes du conjonctif pour commander, comme on a fait aussi en latin; mais ils avaient une forme si propre à l'optatif que je crois qu'on n'a pas, sur le vase, employé le

conjonctif. Laissons donc toutes ces bagatelles. S'il faut nous souhaiter quelque chose, c'est cet esprit dans lequel les Grecs parlaient de manière à faire entrevoir combien tout ce qui vient de l'homme est loin d'atteindre la perfection. Pline, dans son épitre à Vespasien, nous a fort bien peint l'esprit de ce genre d'inscriptions qui regardaient quelque production de l'art. Il les caractérise comme des inscriptions qui étaient bien loin d'être affirmatives (2), *pendentes titulos* et qui étaient pleines de modestie *(plenos verecundiæ)*. Je sais que ceux qui réforment le καλε δοκεις en

(2) Et ne in totum videar Græcos insectari ex illis nos velim intelligi pingendi fingendique conditoribus quos in libellis his invenies absoluta opera et illa quoque, quæ mirando non satiamur, *pendenti titulo* inscripsisse ut, *Apelles faciebat*, *aut Polycletus* tanquam inchoata semper arte, et imperfecta, ut contra judiciorum varietates superesset artifici regressus ad veniam, velut emendaturus quidquid desideratur, si non esset interceptus. Quare *plenum verecundiæ* illud est quod omnia opera tanquam novissima inscripsere, et tanquam singulis fato adempti. *C'est le texte de Pline.*

J'ajoute à ce qu'il dit, que, après Gori, Winkelmann, Stoch, Bracci et plusieurs autres, qui ont recueilli statues, pierres gravées, vases, et autres antiques du plus beau travail du monde, faits par

καλη δοκεις auraient le droit de réformer aussi l'*Apelles faciebat* ou *Polycletus*, en *Apelles fecit* ou *Polycletus ;* mais comme la science des anciens était toujours toute pleine de franchise et de modestie, je persiste à croire, que καλη δοκεις est inscrit sur le vase étrusque pour καλη δοκης *pulchra videaris ; sois censée belle* ou bien *que tu sois censée belle ;* et non pas pour καλη δοκεις *pulchra videris, vous paraissez belle*, comme le citoyen Villoison voudrait redresser.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MATHIAS ZARILLO.

---

les Artistes les plus célèbres de la Grèce, qui y avaient inscrit leur nom avec ΕΠΟΙΕΙ, nous trouvâmes à Naples, dans les fouilles de Pompéïanum, un ouvrage en mosaïque, représentant une scène comique de quatre personnes, plus petit que la célèbre mosaïque de Rome *des Colombes ;* (découverte par Furietti dans le palais d'Adrien, à Tivoli) mais plus estimé par l'excellence du travail, quoique celui des Colombes eût été célébré du temps de Pline même. Et au-dessous de cette mosaïque très-excellente, son artiste n'écrivit autrement que ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΕΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ, *Dioscoride de Samos faisait.* J'ai cru devoir le publier à cette occasion, parce qu'il n'avait pas été publié encore. On le conservait de mon temps dans le cabinet des antiques du Roi de Naples, à Portici.

Paris, 28 Vendémiaire, an X.

SECONDE LETTRE

DU CIT. MATHIAS ZARILLO,

AU CITOYEN MILLIN.

DANS la Lettre précédente, j'ai voulu soutenir l'explication de ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, tel qu'il est écrit sur le vase, et je suis un peu étonné, à la vérité, qu'on s'efforce de faire des suppositions pour expliquer cette inscription, qui, en la traduisant simplement, et sans y faire aucun changement dans les lettres, nous donne un sens tout clair, tout simple et tout convenable au sujet. Et d'abord, qu'est-ce qu'on s'était proposé en la faisant écrire sur le vase en question ? Pas autre chose que de faire un compliment à une jolie femme, joueuse de cithare, dont le rôle était, chez les Grecs ainsi que chez les Romains, de jouer des instruments dans les banquets, de chanter, et par conséquent d'égayer les convives. Or, il n'y a pas de doute, qu'il était plus flatteur pour une de ces femmes, de dire, comme en lui imposant une chose très-

agréable pour elle, ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, c'est-à-dire, *pulchra videaris*, ce qu'on peut rendre en français par *paraissez belle*, ou *soyez trouvée belle*, *soyez jugée belle*, au lieu de lui dire, avec un air d'hésitation, ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΙΣ qui signifie *pulchra videris*, et en français *vous paraissez belle.* Mais pour mieux sentir la force de l'expression grecque, et le prix que les anciens attachaient, même à ces petites nuances de locution, lorsqu'elles pouvaient, en quelque sorte, donner de l'éclat à la beauté, il faut se rappeler les beaux temps de ce pays de délices. Vous savez fort bien que les qualités du corps y étaient pour ainsi dire divinisées ; et que la beauté, comme je l'ai marqué dans la précédente Lettre, avait ses combats et ses différents, comme les avait la souplesse du corps. On connaît la plaisante contestation de deux Syracusaines, ce qui donna naissance au culte de *Vénus Callipyga*, rapporté par Cércidas, Mégalopolitain, d'après Athénée. On connaît aussi qu'il y eût des débats solennels, pour désigner l'homme qui aurait su donner des baisers avec plus de grâce. Assurément les Grecs estimaient beaucoup la beauté, soit dans les hommes, soit dans les femmes : ils avaient soin de la relever

avec tous les ornements que la richesse de leur langue leur fournissait abondamment. Parmi les expressions flatteuses dont ils se servaient, je compte certainement celle en question, ΔΟΚΕΣ, dérivée de ΔΟΚΕΩ, qui est un de ces verbes solennels dont on faisait usage dans les jugements ; et il ne signifie pas seulement *paraître*, mais *déterminer*, *résoudre*, *arrêter* : c'est de ce verbe même que dérive ΔΟΞΑΝ, qui exprime *ea quæ rata sunt* et δογμα, *décision*. Ainsi, par ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, on faisait un augure d'autant plus flatteur pour la joueuse de cithare, qu'on lui *souhaitait qu'elle fût trouvée belle*, comme par un accord et une décision de tous ceux qui auraient eu le plaisir de la voir ; et voilà le *souhait*.

A l'appui de ce que je viens de dire, j'ai allégué dans ma précédente Lettre le passage d'Aristophane, que j'ai tiré de sa comédie, intitulée *les Grenouilles*. On est donc bien fondé à croire, que ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ ait une force d'expression bien plus énergique qu'il ne paraît au premier abord. C'est pourquoi si l'on peut expliquer ευφρονειν δοκησας *qui sapiens audiit*, on pourra de même rendre ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ par *pulchra audias*, ou *venusta*

audias, ce qui eût été un vœu plein de tendresse dans la bouche de l'amant, ou du père, ou de la nourrice de la jeune joueuse de cithare. Les nourrices étaient certainement accoutumées à faire de tels augures :

Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quam sapere, et fari ut possit quæ sentiat, et cui
Gratia, *fama*, valetudo, contingat abunde......?

Tout donc nous porte à croire, que les anciens estimaient beaucoup cette renommée de beauté, et que pour cela, dans les augures qu'ils en faisaient, ils avaient soin d'y marquer un accord et un consentement général. Il est en effet dans la nature des hommes, de goûter beaucoup plus les beautés de quelque objet que ce soit, lorsqu'on en partage la vue avec plusieurs. Delà vient que des amants, et même des maris, ont été fort envieux de faire connaître les beautés de leurs femmes. Le roi de Lydie, Candaule, voulut que son domestique Gigès contemplât sa femme pendant qu'elle se déshabillait, et allait rester toute nue ; ce qui lui valut la perte du royaume et de la vie. Cicéron disait : « *Que si* » *un homme était transporté dans les cieux*,

Digitized by Google

» *pour qu*'il vît les révolutions et les mou-
» vements des astres et des planètes, la for-
» me, la grandeur et l'ordre de l'univers,
» il ne serait pas entièrement satisfait de ce
» spectacle étonnant, s'il n'avait à son côté
» au moins un autre homme, à qui il pût
» dire : *Que tout cela est beau ! Que tout*
» *cela est merveilleux !* »

Or, s'il est vrai que les hommes, dans leurs opinions et jugements, aiment autant que possible l'approbation générale ; et que moi-même (s'il m'est permis d'alléguer mon exemple) j'en donne une preuve dans cette Lettre, dont le but n'est autre chose que d'engager le savant Villoison à être de mon avis dans l'explication de ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, on ne pourra pas disconvenir que le sens que je donne à cette inscription, est à-la-fois naturel, conforme aux affections humaines, et par conséquent tout-à-fait convenable au sujet. Il est donc inutile de faire, ou de supposer des changements dans les lettres dont l'inscription est composée, pour lui donner un sens qui ne réunirait pas tous ces avantages.

Mais, pour revenir à l'explication de ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ, ce qui me confirme encore davan-

tage dans mon opinion, et qui tranche, à mon avis, toute autre question à cet égard, c'est l'usage des anciens dans la manière de saluer, ou de faire des compliments. Ils ne se contentaient pas de faire, comme nous, des souhaits et des prières, mais ils saluaient impérativement : *Vale*, disaient-ils ; *Salvus sis ; jubeo te bene salvere ; jubeo te bene valere*. Or, ΔΟΚΕΣ, *ratus sis*, *certus sis*, *videaris*, est sans contredit un impératif de ce genre ; et je crois même que ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ était une expression flatteuse ασπασμονομος consacrée à complimenter les belles femmes.

On ne doit pas, d'ailleurs, s'étonner de cette manière simple de saluer, c'est-à-dire, sans désigner du tout la personne qui saluait. Les anciens étaient accoutumés à ne pas la nommer, lorsqu'on pouvait en avoir connaissance de toute autre manière. Ainsi, à Pompéïanum, sur le seuil d'une porte, de celles que les anciens appelaient *Posticæ*, et par lesquelles entraient les personnes les plus attachées à la maison, on voit écrit S A L V E, en lettres quarrées en mosaïque. Il était aisé de comprendre, que ceux qui entraient par cette porte, étaient

salués au nom du maître de la maison. Pareillement on comprenait aisément, que ΚΑΛΕ ΔΟΚΕΣ était un joli compliment, adressé à la belle joueuse de cithare, par la personne qui lui avait présenté le vase en question.

Il est encore important d'observer que, chez les anciens, les amants étaient accoutumés à se faire de pareils cadeaux de vases. Dans l'épigramme que je fis pour rejeter l'étrange interprétation de ΚΑΛΕ ΔΟΝΕΣ, donnée par l'académicien d'Herculanum, Ardito, je me suis encore servi de cette raison :

Quisque vel in proprium, sic scribens, lusit amorem;
Sic vir amans pulchram, pulchra secuta virum;

Ovide parle souvent de cet usage dans ses fastes, et les livres des anciens en fourmillent. Non seulement les serfs, et les personnes subordonnées faisaient des présents à leurs maîtres, mais les clients et les affranchis étaient même obligés d'en faire aux citoyens Romains, d'après la disposition d'une loi, ce qui a été attesté par Denis d'Halicarnasse. On en faisait aussi à l'occasion de naissances,

de mariages et de couches. Dans une comédie de Térence, un valet fait mention d'un présent de cette dernière espèce.

J'ajouterai aussi que ce vase était petit, et d'argile ; ce qui marque que c'était un cadeau destiné seulement à faire un compliment, au moyen de l'inscription qu'on y lisait. Lorsqu'on voulait donner quelque chose de bien considérable, on présentait des vases en bronze, en argent, en or :

Donarem pateras, grataque commodus,
Censorine, meis æra sodalibus.

C'est pour Pindare un sujet d'une très-belle image, que celui du présent d'une fiole en or, pleine de vin généreux : il en fait une comparaison avec ses vers. Martial, au contraire, exagère beaucoup les plaintes d'une fille, qui venait de recevoir une très-mince fiole en argent d'un de ses amants :

Illa potest culicem longe sentire volantem,
Et minimi penna papilionis agi.

Je terminerai cette Lettre, en faisant des vœux, pour que quelque savant antiquaire voulût bien s'occuper de nous faire connaître,

dans toute son étendue, la manière avec laquelle les anciens se saluaient et se faisaient des compliments : jusqu'ici il n'y a personne, que je sache, qui s'en soit expressément et sérieusement occupé. A la vérité Fabrice, *dans sa bibliothèque antiquaire*, rapporte plusieurs dissertations de divers auteurs sur cette matière, mais personne n'en a traité *ex professo*. Notre célèbre antiquaire, Mathieu Egizio, commentateur du *S. C. de Bacchanalibus*, dans une académie de belles-lettres, érigée à Naples, dans les premières années du règne de Charles III, depuis roi d'Espagne, nous promit une dissertation sur *la manière de saluer les hommes et les dieux*, mais cet ouvrage ne vit jamais le jour : peut-être n'eut-il pas le temps de l'achever. Je me rappèle qu'étant jeune, j'entendis de lui un très-beau commentaire sur l'*Orabat resupinus*, et une interprétation toute neuve, qu'il donnait à ce *cogit trans pondera dextram porrigere*, d'Horace.

Ce serait à mon savant et laborieux ami de Villoison, d'entreprendre ce travail, qui sans doute lui ferait beaucoup d'honneur. Le peu que je viens d'en dire, sans avoir

feuilleté des livres, et à mon âge, où la mémoire est infidèle et *frigidus, tardante senecta, sanguis hebet frigentque effœtæ in corpore vires*, lui pourrait servir comme d'aiguillon pour remplir cette tâche d'une manière digne de lui. Au reste, mon savant ami, puisque nous nous sommes occupés de l'ancienne manière de saluer, veuillez bien me permettre que je vous dise, *more majorum* : JUBEO TE BENE VALERE.

VA1
1513549

Digitized by Google